Ahmad ZAKI, *L'Univers à Paris. Un lettré égyptien à l'Exposition universelle de 1900*, Paris, Norma éditions, 2015, 255 p.

Les témoignages sur l'Exposition universelle de 1900 à Paris s'enrichissent aujourd'hui d' une voix nouvelle grâce à cette récente publication des éditions Norma. Pour la première fois, la relation de voyage du lettré égyptien Ahmad Zaki (1867-1934) est traduite de l'arabe par Randa Sabry, professeur à l'université du Caire, qui en rédige aussi une présentation. C'est un événement, rehaussé par la qualité d'une édition qui, placée sous la direction de Mercedes Volait, est accompagnée d'une riche iconographie et d'analyses documentées.

Présent dans l'ouvrage d'Anouar Louca, *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIXe siècle* (Didier, 1970), où l'auteur étudiait deux de ses voyages en Europe, en 1892 et 1900, Ahmad Zaki fut une grande figure de la *nahda* (la « renaissance » culturelle dans le monde arabe). Originaire d'Alexandrie, juriste de formation, il a occupé diverses fonctions dans les institutions égyptiennes. Polyglotte, il a exercé le métier de traducteur dans plusieurs instances officielles et mis cette aptitude au service de textes littéraires (Jules Verne, Victor Hugo). Zaki est lui-même un auteur fécond, passionné par l'écriture et bibliophile averti. Attaché à la sauvegarde et au rayonnement de la culture arabe, il se veut aussi un rénovateur de l'art musulman au sein d'initiatives étudiées par M. Volait.

À l'occasion de ce qui fut son troisième voyage en Europe, la relation des visites répétées à l'Exposition universelle, du 18 avril au 12 juillet 1900, a d'abord été publiée par Ahmed Zaki, la même année, dans une série de livraisons pour une revue de vulgarisation. Elle prend la forme d'un journal au ton spontané, souvent humoristique, et offre sur l'Exposition, présentée ici par le texte et les notices d'Alice Thomine-Berrada, un témoignage rare par ses notations quotidiennes et détaillées. Sans omettre les retards ou les accidents, Zaki, passionné par la modernité, est « médusé » par les prodiges de l'électricité (les illuminations), fasciné par les machines, les prouesses techniques (le trottoir roulant), et les impressions anecdotiques s'enrichissent d'une imposante démonstration chiffrée pour répondre aux attentes de ses compatriotes (p. 194).

En esthète soucieux de développer dans son pays le goût patrimonial et la vitalité créatrice, Zaki ne néglige pas pour autant les rétrospectives artistiques. Il est particulièrement séduit par l'art décoratif français qui s'expose au Petit Palais (du Moyen Âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle) et au Grand Palais, où se déploient les Beaux-Arts du XIXe siècle, il est saisi par les sculptures : avec « l'homme des cavernes tuant un ours féroce » et « un singe, de l'espèce gorille, enlevant une ravissante jeune femme » (p. 109), Zaki est intrigué par ce qui ressemble aux œuvres d' Emmanuel Frémiet. Si la peinture recueille un moindre intérêt – il reconnaît n'être « guère connaisseur en cet art » et l'extrême réalisme des tableaux leur retire « ce souffle divin, l'âme » (p. 111) –, il cherche à donner une vision synthétique des écoles européennes (p. 111), dans la logique universelle de la manifestation.

Car c'est bien, sous le titre choisi par Ahmed Zaki, *L'Univers à Paris* qui se donne à voir ici, rendez-vous de tous les peuples que figure la « Rue des Nations ». L'auteur effectue pas à pas ce réel tour du monde en décrivant chacun des pavillons en des textes très précis qui se veulent un guide, fidèles à la dimension identitaire de l'exposition. Mais, « bien évidemment » (p. 80), Zaki commence sa tournée par le pavillon égyptien car, comme il l'écrit dans sa conclusion, sa « vision » a été « égyptienne, arabe et orientale » (p. 236). Tous les Orients sont ici convoqués : lisant l'espagnol, connaissant la péninsule ibérique par son premier voyage de 1892, et voyant dans l'Andalousie une synthèse de civilisations, il s'arrête dans le pavillon de l'Espagne devant les souvenirs de Boabdil, célébrant les « aïeux d'Andalousie » (p. 144). Il est par ailleurs reconnaissant au Japon de « sauver l'honneur de l'Orient » (p. 112) par la qualité de ses œuvres artistiques. Même s'il reste réservé à l'égard de

l'Empire ottoman, qu'il rend responsable du déclin de l'Egypte, Zaki est ému par le croissant de son pavillon : « on se sent en pays de connaissance » (p .157). Mais il déplore la faible qualité de la représentation artistique ottomane dans des œuvres qui plagient les sujets européens en oubliant les paysages du Bosphore ou le mode de vie en Orient (p. 112), et regrette l'occidentalisation sensible dans la réalisation du pavillon ottoman par un architecte français ou dans l'origine des produits qui y sont présentés, « fabriqués par les Roumis » (p. 157).

L'Orient pourtant ne cesse au fil du texte d'affirmer son rayonnement, dans la citation de formes anciennes, qu'il s'agisse des « minarets » de la porte monumentale de Binet (p. 88) ou la permanence de traditions fécondes, comme celles des broderies de contrées nordiques imitant celles de l'Orient par les motifs et les couleurs (p. 190). Mais c'est dans le pavillon de l'Allemagne – qui en tous points semble surpasser les autres exposants – que s'affirme l'héritage de la « glorieuse lignée orientale » (p. 228). Éclairé par l'analyse de Sabine Mangold-Will, le rayonnement de la science orientale de l'Allemagne est longuement admiré par Zaki, notamment dans les remarquables éditions critiques de grands textes du patrimoine arabe, qui sont un exemple à suivre pour les savants de son pays.

Le voyage d'Ahmad Zaki veut contribuer au « renouveau d'idées » (p. 236) qui pourra entraîner sa nation vers la civilisation moderne, et amplifier le dynamisme en marche – ignoré à Paris dans le pavillon égyptien (p. 96). Cette remarque critique rejoint, en termes ici plus mesurés, les échos très caustiques d'un compatriote, Mohammed Muwaylihî, auteur de *Trois Egyptiens à Paris* (également traduit par Randa Sabri, Éditions du Jasmin, 2008). Ce dialogue, inspiré aussi par la visite de l'Exposition, se veut moins un récit de voyage qu'une interrogation polémique, une forme de dialogue Orient / Occident où l'exotisme racoleur du pavillon égyptien est fustigée dans un chapitre intitulé « La patrie diffamée ». Dans une autre perspective, prenant la plume en qualité de « touriste », « sans nulle considération de religion ou de politique » (p. 72), Ahmad Zaki fait cependant entendre sa différence, refusant la passivité devant « la roue du temps » qui tourne en « favorisant les uns au détriment des autres » (p. 178) et souhaitant redonner à l'Orient « son ancienne puissance » (p. 236).

Illustrant l'existence d'une tradition du voyage égyptien en France, la relation d'Ahmad Zaki acquiert avec cette édition une place plus visible dans le concert des visites aux *Exotiques expositions* (Somogy, 2010) et l'événement de 1900 gagne en universalité.

Christine Peltre